

CORRESPONDANCE

ENTRE

GOETHE ET SCHILLER

I

CORRESPONDANCE

ENTRE

GOETHE ET SCHILLER

TRADUCTION DE

M^{ME} LA BARONNE DE CARLOWITZ

REVISÉE, ANNOTÉE, ACCOMPAGNÉE D'ÉTUDES HISTORIQUES
ET LITTÉRAIRES

PAR M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE MONTPELLIER

TOME PREMIER

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE, 28

1863

Tous droits réservés.

les plus importants, travaux de science ou d'imagination, ont été composés ainsi par fragments, à de longs intervalles, avec les intermèdes les plus singulièrement variés. Est-il nécessaire de rappeler le drame de *Faust*, commencé en 1772 et terminé en 1831? Ce n'était pas chez lui dilettantisme, encore moins fatigue et impuissance : esprit sûr de lui-même et amoureux de la variété, il se portait de tous côtés dans l'immense domaine de l'univers, bien persuadé qu'il retrouverait à heure fixe, fût-ce après vingt années, l'inspiration du premier jour. Eh bien ! cette variété de travaux, ce désir de tout voir, cette dissémination de l'intelligence, qui aurait pu être funeste à bien d'autres, mais qui était chez lui un signe de force en même temps qu'un exercice salutaire, nous les trouvons déjà dans le naïf essor de sa jeunesse.

Les circonstances favorisaient d'ailleurs cet instinct de son esprit ; les études du jeune Wolfgang furent interrompues plus d'une fois par de singuliers épisodes. Il n'était encore qu'un enfant, lorsque la guerre de Sept Ans agita l'Allemagne entière, et bien qu'il fût né dans une ville impériale, bien que sa famille fût attachée par tradition à la cause de l'Autriche, toutes ses sympathies étaient pour le roi de Prusse. Était-ce la Prusse qui l'intéressait ? nullement ; c'était l'intrépide monarque luttant seul contre une moitié de l'Europe : Je n'étais pas Prussien, a dit Goethe, j'étais Frédéricien ; *nicht Preussisch*,

trées? Ce n'est pas un juriste que Strasbourg a formé, c'est un poète. Il y était venu malade, inquiet, presque dégoûté de lui-même et de la vie; il s'en retournera joyeux, plein de confiance et d'enthousiasme. Que de journées fécondes pour son génie pendant ces dix-huit mois! La cathédrale, la ville, cette riche plaine de l'Alsace, le Rhin qui la traverse d'un bout à l'autre de l'horizon, tout l'enchanté. Des compagnons dignes de lui partagent et multiplient ses émotions. Ici, c'est le doux, le pieux Jung Stilling; là c'est le poète Lenz, et cet excellent Lerse dont il a si bien reproduit la loyale figure dans son *Gætz de Berlichingen*. Goethe était à Strasbourg depuis six mois, quand il apprend l'arrivée d'un jeune écrivain, connu déjà par quelques manifestes hardis, Jean-Gottfried Herder. Avec la confiance de la jeunesse, il va frapper à sa porte; il l'interroge, lui confie ses pensées, ses doutes, ses projets, et, sans se laisser rebuter par les allures un peu altières du critique, il s'attache à lui comme le disciple à son maître. Cette rencontre est un événement décisif dans l'histoire de la poésie allemande. L'office que Herder remplit auprès de l'étudiant de Strasbourg est à la fois sévère et bienfaisant. Plus âgé de cinq années, investi déjà d'une certaine autorité dans le monde des lettres, on peut dire qu'il fait l'éducation poétique de Goethe et dégage son génie des liens qui l'entravaient. Il lui révèle la philosophie de l'histoire littéraire; il lui montre comment les

Elle repoussa tous ceux qui prétendirent à sa main, et l'un d'entre eux était le compagnon de Wolfgang, le poète livonien Jean Reinhold Lenz. « Celle que Goethe a aimée, disait-elle, ne peut appartenir à un autre homme. » Son père et sa mère étant morts, elle fut recueillie par une de ses parentes qui avait épousé M. de Rosenstiel, secrétaire d'ambassade auprès de la cour de France; c'est ainsi qu'elle vécut à Versailles et à Paris dans les années qui précédèrent et suivirent immédiatement la Révolution. Son poétique roman, dont elle portait le souvenir avec grâce, sans prétention ni embarras, lui avait fait dans la société d'élite une discrète célébrité. Elle quitta la France sous la Terreur, et trouva un asile chez son beau-frère, M. Marx, pasteur à Diessbourg, et plus tard à Meissenheim dans le duché de Bade. Sa sœur, madame Marx, mourut bientôt, lui laissant le soin de diriger l'éducation de sa fille; elle éleva l'enfant, la maria, puis, sa tâche finie, elle mourut le 13 novembre 1819. Goethe s'efforça en vain de l'oublier; ni les passions, ni l'étude, ni la gloire ne purent effacer de son cœur celle qui lui avait révélé la poésie. L'auteur de *Faust*, il l'a dit lui-même, n'aurait pas connu tout son génie, s'il n'avait eu le bonheur de rencontrer un ami comme Schiller; l'historien littéraire peut se demander si ce génie n'eût pas été plus complet encore avec une compagne telle que Frédérique de Sesenheim.

Après dix-huit mois d'études, de révélations et de ravissements de toute sorte, Goëthe dut quitter Strasbourg et retourner à Francfort. Il avait obéi cette fois aux vœux de son père; une thèse sur les rapports de l'Église et de l'État, soutenue avec beaucoup d'esprit devant la Faculté de droit le 6 août 1771, lui avait valu le titre officiel dont il avait besoin pour entrer dans la magistrature. Mais ce qu'il rapportait de Strasbourg, son père ne tarda pas à le savoir, c'était bien autre chose qu'une thèse; que de projets dans cette tête ardente! il avait ébauché déjà dans son esprit les premières scènes de *Faust*, il préparait *Gœtz de Berlichingen* et rêvait un drame sur César. L'espérance de créer en Allemagne une poésie toute nouvelle le transportait d'enthousiasme. Quelques-uns des hommes éminents de Strasbourg, Oberlin et Koch, disciples et amis de l'illustre Schœpflin, lui avaient offert une chaire à l'Académie; il n'eut pas de peine à la refuser: son antipathie pour la France allait croissant de jour en jour. Ce génie qui brillera plus tard par l'impartialité la plus large, cette intelligence cosmopolite qui sera si heureuse de tout comprendre et de tout embrasser, obéit en ce moment à une inspiration toute contraire. Un artiste, un poëte, dans la jeunesse surtout, est nécessairement exclusif; Goëthe, en quittant Strasbourg, voyait toute la poésie dans Shakspeare. Les historiens littéraires de l'Allemagne ont un terme aujourd'hui

l'amant de Charlotte. Lorsque le général Bonaparte aborde en Égypte, il a dans sa bibliothèque de campagne une traduction française de *Werther* ; il lit ces pages ardentes au pied des pyramides, il les lit avec les yeux d'un homme né pour conduire les hommes, et plus tard, à Erfurt, quand il s'entretient avec le poète, il discute la conduite de son héros, « comme un juge, dit Goëthe, examine la vie d'un accusé. » Un des plus singuliers incidents, au milieu de cette agitation des esprits, c'est l'enthousiasme de ceux qui demandent avec instance à l'auteur une nouvelle œuvre du même genre. « Plaise à Dieu, écrit Goëthe à Eckermann, et cette réponse est à la fois l'excuse et la critique de son livre; plaise à Dieu que je ne me retrouve jamais dans une situation d'esprit où j'aie besoin de composer une pareille œuvre !¹ »

Non, les enthousiastes avaient tort ; on n'écrit pas deux fois un roman comme *Werther*. Goëthe avait pris goût cependant à ces études passionnées du

¹ Nous n'avons fait que résumer ici la pensée de Goëthe; voici ses paroles mêmes d'après l'excellente traduction de M. Émile Délerot : « L'entretien se tourna alors sur *Werther*. — Voilà bien, en effet, un être, dit Goëthe, que, comme le Pélican, j'ai nourri avec le sang de mon propre cœur. Il y a là assez de mes émotions intimes, assez de sentiments et de pensées pour suffire à six romans, non en un petit volume, mais en dix. Je n'ai relu qu'une fois ce livre, et je me garderai de le relire. Ce sont des fusées incendiaires! je me trouverais fort mal de cette lecture, et je ne veux pas retomber dans l'état maladif d'où il est sorti. » *Conversations de Goëthe avec Eckermann*, traduction de M. Émile Délerot, 1^{er} vol., p. 81. (*Bibliothèque Charpentier*.)

cœur, à cette subtile et ardente casuistique. Deux drames, composés quelques mois après *Werther*, *Clavijo* (1774) et *Stella* (1775), appartiennent au même ordre d'idées. Un jour qu'il avait lu dans les *Mémoires* de Beaumarchais l'épisode de Clavijo et de Marie, son idylle de Sesenheim, interrompue d'une façon si brusque, se représenta plus vivement à son imagination. Cette Frédérique si gracieusement belle, cette douce messagère de poésie, il l'avait aimée, il lui avait laissé croire qu'il unirait sa vie à la sienne, puis il avait rompu avec elle comme Clavijo avec Marie de Beaumarchais. Tourmenté par ce souvenir, il essaya de se délivrer de son remords au moyen d'une confession poétiquement idéalisée. Sans être une confession aussi directe, *Stella* se rattache aussi à un épisode de son voyage en Alsace. Goethe avait été aimé de deux sœurs, et les scènes douloureuses de cette histoire avaient laissé dans son âme une impression pénible; le Fernando du drame de *Stella*, partagé entre les deux sœurs qui l'aiment et coupable envers toutes les deux, rappelle, en les exagérant, quelques traits de la réalité. Soit que l'amant de *Stella* et de Cécile s'accommode de la situation et continue de vivre avec les deux femmes (c'était le premier dénouement de cette triste intrigue), soit que, dans un dénouement postérieur, il se donne la mort pour échapper à son supplice, on voit quelle était encore l'agitation inquiète de Goethe et le désordre

sentiment n'est égalée ici que par la simplicité de la forme. C'est l'âme qui chante, une âme qui a vécu et souffert, mais chez qui les douleurs sont apaisées. Point de cris, point de déclamations, une musique pénétrante et suave. Quelquefois, en deux ou trois strophes, le poète dessine des tableaux de la nature qui font penser tour à tour à Albert Cuyp et à Claude Lorrain. Qu'on lise le *Calme de la mer*, l'*Innocence*, le *Sentiment d'automne*, *Sur le lac*, le *Lied nocturne du voyageur*; qu'on lise ces ballades où la naïveté de la légende est associée à la perfection de l'art, le *Roi de Thulé*, le *Chant du comte prisonnier*; et si l'on peut sentir toutes les délicatesses du texte original, on comprendra l'espèce de révolution que Goethe a faite dans la poésie lyrique. Et pendant qu'il écrivait tous ces petits chefs-d'œuvre, il méditait de grands poèmes où des pensées philosophiques et religieuses devaient se produire sous la forme de l'épopée ou du drame. Mahomet, Prométhée, le Juif errant, attireraient son imagination; il voulait y représenter, dans une série de symboles, les destinées du génie et la mission du genre humain. Les fragments qu'il a laissés de ces œuvres appartiennent à ces quatre années éclatantes (1772-1776) qui, en consacrant déjà sa gloire juvénile, préparent et annoncent tous ses triomphes à venir.

Une période toute différente va commencer. Le eune duc de Saxe-Weimar, Charles-Auguste, qui

que le feu lui-même n'a pu séparer du métal, se dégagent, elles s'écoulent en gouttes brûlantes, elles s'envolent en étincelles, et l'airain sans mélange demeure dans les tenailles du forgeron. Il semble qu'il ait fallu un marteau de cette force-là pour délivrer ma nature de toutes ses scories et purifier mon cœur. Et combien, combien d'immondices s'y cachent encore! » Confession naïve et touchante chez un tel esprit; cette vie de cour, cette vie de plaisirs, que bien des envieux lui reprochaient, ce n'était plus pour lui désormais que le grand marteau de la forge. A Strasbourg, à Wetzlar, à Francfort, son cœur avait brûlé comme le fer dans la fournaise; à Weimar, au sein des dissipations voluptueuses, le grand marteau frappait, et tandis que les scories jaillissaient en étincelles, le pur métal se dégageait d'heure en d'heure.

Il est difficile de résumer en une page une période comme celle-là, période stérile et vide en apparence, très-remplie en réalité, mais d'un travail secret. Les dix années du premier séjour de Gœthe à Weimar (1776-1786) pourraient fournir le sujet d'une étude morale aussi neuve, aussi intéressante, mais à un point de vue opposé, que les souffrances du jeune Werther. Ces milliers d'étincelles dont Gœthe nous parle dans sa lettre à Jacobi, c'étaient ces poésies de cour, ces strophes, ces épigrammes, ces petites comédies, légères comme *le Frère et la Sœur*, ces petits opéras-comiques tels que *Lila*, *Jéry et Bately*, œuvres

vivre; d'où vient qu'il ne se décide pas à leur donner la forme suprême? Est-ce indifférence ou défiance de ses forces? Pendant ce temps-là, de jeunes poètes se lèvent; Heinse, Klinger, Schiller reprennent avec fougue, et au point où l'a laissé l'auteur de *Gœtz*, le mouvement de *l'assaut et de l'irruption. Sturm und Drang*, c'est le titre d'un drame de Klinger¹. *Les Brigands* de Schiller (1781), d'un bout de l'Allemagne à l'autre, passionnent toute la jeunesse; Goëthe, naguère encore l'orgueil et l'espérance des générations nouvelles, n'est plus considéré que comme un poëte de cour; on croit que Weimar a épuisé son génie. Encore une fois, pourquoi ne se hâte-t-il pas de donner la forme et la vie à tant d'inspirations, à tant de figures à demi ébauchées qui l'entourent comme une famille invisible? Il ne se rend pas compte lui-même du motif qui l'arrête; il jouit en silence de ces belles formes qu'il médite, sans trop s'inquiéter du moment où il réalisera ses projets. Un jour cependant, en 1786, occupé à faire une édition de ses œuvres, ayant à rassembler autour de *Gœtz* et de *Werther* toutes ses pièces lyriques, toutes ses petites comédies, ses intermèdes, ses opéras, et aussi maints fragments en prose, maintes esquisses de poésie, il est effrayé de voir un si grand nombre de plans qui attendent l'inspiration de l'artiste, et il se demande

¹ Voyez l'article que nous avons consacré à Klinger dans la nouvelle édition de la *Biographie universelle* de Michaud, t. XXII.

Italie pendant l'été de 1787, ne saurait offrir la simple et magnifique unité de composition qui recommande *Iphigénie en Tauride*. Les deux systèmes de l'auteur s'y produisent à la fois. A côté des scènes populaires qui rappellent *Götz de Berlichingen*, le poète a tracé des peintures morales, des développements psychologiques où la réflexion remplace le mouvement et la vie. Madame de Staël a glorifié *Egmont* comme la plus belle tragédie de Goethe ; les critiques allemands les plus autorisés y signalent des disparates de ton qui nuisent à l'harmonie de l'ensemble. Mais que de traits profonds ! que de beautés éparses ! comme le caractère d'Egmont, (contraire à l'histoire, il faut le reconnaître), est finement conçu et finement représenté ! Quelle grâce, quelle légèreté même dans son héroïque ardeur ! Avec quel art cette figure de Clara, si douce, si dévouée, est jetée au milieu des émotions du drame ! Goethe excelle dans ces contrastes. Ce personnage de Clara n'est pas seulement une des plus pures créations de la poésie allemande ; il nous révèle, dans ses plis les plus secrets, une pensée qui domine toute la vie du poète. L'auteur d'*Egmont* n'admet pas que les plus grands événements de l'histoire, les intérêts les plus urgents de la chose publique, puissent gêner le libre développement de la vie individuelle. Dans l'épisode d'Egmont et de Clara, Goethe revendique le droit de l'individu, comme il le revendiquera plus tard pour

Louis XVI. Goëthe est devenu le poëte des princes; Schiller est le poëte de la jeunesse. Goëthe, en philosophie, a pour maître Spinoza; Schiller est le disciple de celui qui aimait à contempler *le ciel étoilé au-dessus de nos têtes et la loi morale au fond de nos cœurs*. Goëthe, après la première explosion de son génie, s'arrête et se renferme en lui-même; Schiller, après ses premiers drames, prend un nouvel élan et veut se faire tout à tous. Goëthe s'est donné pour compagne une femme simple et bonne, mais peu digne de lui, incapable du moins de s'associer à sa pensée, d'entretenir et d'élever son inspiration; Schiller a épousé une créature d'élite, une femme qui épure et affine son intelligence, qui l'aide à se débarrasser chaque jour des grossiers instincts, des penchans déclamatoires du premier âge, qui l'encourage à monter, à gravir les sommets, à s'élaner toujours plus haut vers l'idéal...

Mais il faut reprendre tout cela en détail. Nous savons ce qu'était Goëthe en 1794; plaçons en face de lui la vivante figure de Schiller.

donnés à eux-mêmes, car de toutes les facultés humaines, de toutes les forces de la volonté, une seule était exercée dans le monde où je me trouvais, une seule se tendait d'une façon convulsive, les autres languissaient engourdies : les particularités, les expansions de la nature qui aime à s'épanouir sous mille formes diverses, allaient se perdre toutes indistinctement dans la régularité mécanique de la discipline régnante; ignorant les femmes, car les portes de cet institut ne leur sont ouvertes qu'à l'âge où elles n'ont pas commencé d'être intéressantes et à l'âge où elles ont cessé de l'être; — enfin, ignorant l'homme et la destinée humaine, mon pinceau nécessairement devait manquer la juste ligne, la ligne intermédiaire entre les anges et les diables; il devait produire un monstre qui par bonheur n'avait pas d'analogue dans l'univers...., je parle des *Brigands*. La pièce a paru, et le monde moral tout entier a cité l'auteur à sa barre comme accusé du crime de lèse-majesté. La justification complète d'une telle œuvre est dans les conditions même de sa naissance. Entre les attaques sans nombre que m'ont attirées mes *Brigands*, une seule a touché juste : je m'étais mis en tête de peindre les hommes, deux années avant d'en avoir rencontré un seul. »

Voilà, en quelques mots, l'histoire de Schiller enfant et le prélude de son œuvre. Le jour où le jeune géant brisa les liens qui l'enchaînaient, le cri qu'il

poussa retentit par toute l'Allemagne. Un poète dramatique était né, et ce poète, qui s'accuse d'avoir peint les hommes avant de les avoir vus, ce poète, sans le savoir, venait d'exprimer la situation de son pays et de son siècle.

Jean-Christophe-Frédéric Schiller naquit à Marbach, jolie petite ville du Wurtemberg, au bord de ce doux Neckar que tant de poètes ont chanté. Il avait failli naître dans un camp; son père, qui était alors lieutenant d'infanterie, se trouvait à quelques lieues de là, occupé avec son régiment aux exercices d'automne; on raconte que la mère, étant allée le voir, ressentit sous la tente les premières douleurs de l'enfantement. Elle put cependant être ramenée à Marbach, et c'est là que, le 10 novembre 1759, elle mit au monde ce fils destiné à une gloire si pure¹.

¹ C'est aussi le 10 novembre que sont nés deux autres personnages chers à l'Allemagne du nord, le grand réformateur du seizième siècle et l'un des héros de la guerre de 1813, Luther et le général Scharnhorst. Ce rapprochement ne serait plus possible si Schiller était né, non pas le 10 novembre, mais le 11, comme l'a prétendu M. Gustave Schwab. Le registre des baptêmes de Marbach, consulté par M. Schwab, fixe, en effet, au 11 novembre 1759 la naissance de l'enfant, et M. Schwab s'était cru autorisé à rectifier d'une manière définitive l'erreur commise jusque-là par tous les historiens littéraires. Le dernier biographe de Schiller, M. Émile Pallaske, est heureux de rétablir la date du 10 novembre et le rapprochement qui en résulte. Les arguments de M. Pallaske sont péremptoires. Il rappelle d'abord que, du vivant du poète, c'est toujours le 10 novembre que sa famille a fêté l'anniversaire de sa naissance; mais la preuve décisive, c'est un mémoire manuscrit intitulé *Curriculum vitæ meum*, dans lequel le père du poète a exposé lui-même les principaux événements de sa carrière. Ce manuscrit, daté de la Solitude, 17 mai

Le père, saisi d'une pieuse émotion, prit le nouveau-né dans ses bras, et l'élevant vers le ciel : « Être des êtres, s'écria-t-il, je te le recommande ; accorde-lui la force de l'esprit, supplée par la grâce à ce que le manque d'éducation m'empêchera de faire pour mon enfant ! »

Ce père du poëte, Jean-Gaspard Schiller, était un homme simple, laborieux, sévère pour lui-même et pour les autres, un vrai type d'honneur et de vertu populaire. « Puissé-je, dira le poëte en apprenant sa mort, puisse-je sortir de ce monde aussi pur qu'il en est sorti ! » A vingt-deux ans, il était entré en qualité de chirurgien-barbier dans un régiment de hussards, et il y avait gagné bientôt des épaulettes de sous-officier. Licencié en 1748, à la paix d'Aix-la-Chapelle, il reprit du service au commencement de la guerre de Sept Ans, fut admis comme enseigne dans le régiment du prince Louis de Wurtemberg et fit vaillamment plusieurs campagnes. Ce fut pendant cette guerre que son fils vint au monde. La guerre finie, Jean-Gaspard Schiller vint tenir garnison à Ludwigsbourg, et pour occuper ses loisirs il se livra à des travaux d'agriculture et de jardinage qui lui attirèrent bientôt les faveurs du souverain. Il avait établi à Ludwigsbourg une pépinière qui prospérait à mer-

1789, était resté inconnu à tous les biographes; M. Palleske s'en est servi le premier, et il y a trouvé cette date du 10 novembre 1759 sur laquelle il n'y a plus de doute possible désormais.

Ce petit ange rustique avait six ans lorsque son père alla s'établir sur la frontière du Wurtemberg, dans le village de Lorch, où le fixaient ses fonctions d'officier recruteur. Il fallut quitter Marbach et la maison du grand-père Kodweiss; on le confia bientôt au pasteur de Lorch, l'excellent Moser, dont le poète un jour conservera le souvenir et le nom dans une scène célèbre de ses *Brigands*. Ce fut lui qui enseigna les éléments du latin et du grec au futur poète de *la Fiancée de Messine*; il lui inspira sans doute aussi une ardeur enfantine pour la théologie, et l'ambition d'expliquer aux hommes la parole de Dieu. « Je veux être prédicateur, » disait l'écolier du pasteur Moser quand il rentrait le soir au foyer paternel, et, s'arrangeant une sorte de chaire avec un fauteuil, il prononçait devant sa mère et ses trois sœurs de petits sermons improvisés. « Schiller ne se trompait pas, a dit un de ses biographes¹; il est devenu, en effet, un prédicateur, mais ce n'est pas dans une chaire, c'est sur la scène qu'il a prêché; ce n'est pas à une communauté de croyants, c'est à la grande famille humaine que s'adressait sa voix puissante. »

Après trois années passées à Lorch, la famille Schiller fut appelée à Ludwigsbourg (1768), et sept ans plus tard, nous l'avons dit, l'humble officier du duc

¹ Hoffmeister, *Leben Schillers*, t. I, p. 10.

animait tous. Au moment où Schiller préparait l'impression de son drame, on délibéra sur la vignette qui devait orner la première page ; un des élèves de la section des beaux-arts à la *Karls-Schule* avait offert son burin à l'auteur des *Brigands*. On avait choisi d'abord la scène où Charles Moor apprend les cruautés commises par Franz sur son vieux père, et, appelant tous ses compagnons, les excite à la vengeance ; on se décida ensuite à représenter un lion furieux, la crinière hérissée, les yeux jetant des flammes, avec cette légende au-dessous : *In tyrannos*. Les deux vignettes furent gravées, la scène de Charles Moor pour la première édition, et pour la seconde, l'image du lion qui s'élançe. Dans la troisième édition, qui suivit de près les deux premières, la vignette fut encore modifiée ; au lieu du lion partant en guerre, c'était le lion victorieux, terrassant et déchirant une bête féroce, laquelle représentait sans doute ces *tyrans* signalés dans l'inscription latine. On voit que Schiller et ses amis prenaient au tragique leur proclamation de la guerre sociale. C'était bien le révolutionnaire de vingt ans, qui, tout plein des souvenirs de Jean-Jacques et lui enviant ses triomphes, avait dit un jour à Scharffenstein : « Je veux écrire un ouvrage qui soit digne d'être brûlé par la main du bourreau. »

La première édition, imprimée aux frais de Schiller, ne portait pas le nom du poète ; on y lisait ce

qu'un des jacobins de 90, un Duport ou un Barnave? Derrière Mirabeau, derrière les premiers jacobins, il y a les girondins qui s'avancent; c'est Verrina, surveillant le comte de Fiesque. Seulement l'histoire est bien autrement complète que la création du poëte; lorsque le comte de Fiesque accepte la dignité souveraine dans cette république de Gènes, qu'il a délivrée du joug des Doria, Verrina le tue, et son rôle est fini. Sur la scène de la révolution, ce n'est pas ainsi que finissent les hommes auxquels on peut comparer le Verrina de Schiller. Après le 10 août, Verrina eût lutté contre les despotes de la Terreur, et serait mort en 93 sur l'échafaud des girondins. Et que dire de *Louise Miller*? Un historien habile, M. Hillebrand, y voit la préface poétique de la Révolution de 89. Je ne sais si le baron Ferdinand de Walter peut être appelé un Mirabeau bourgeois, comme le veut le même critique, mais ces révoltes contre l'inégalité des conditions, cette véhémence revendication des droits de l'homme, ces outrages aux classes supérieures, cette sincérité de haine avec laquelle il aperçoit partout le crime et l'infamie chez le représentant de la noblesse, partout la vertu chez le plébéen, ne sont-ce pas là les inspirations qui fermentaient en Europe à la veille de 89, et qui allaient éclater sous maintes formes, en ce tragique renouvellement du monde? Plus tard, après 89, quand Schiller se sera élevé à un idéal plus pur; quand il

éveillait déjà la curiosité de Goethe, et que l'auteur du *Grand-Cophte* allait traiter à sa manière, Schiller voulut le développer dans un roman. *Le Visionnaire* est une étude sur l'alliance du jésuitisme et des sociétés secrètes, au milieu du siècle de Voltaire. Malheureusement, l'auteur abandonna son projet, au moment même où il avait excité au plus haut point l'intérêt du lecteur. Un travail profond s'accomplissait peu à peu dans son esprit : une conception plus sévère de l'art succédait à la fougue de ces premières œuvres. En voyant les émotions ardentes que soulevait son récit ; en voyant avec quelle impatience on attendait la suite des événements publiés par lui dans un recueil périodique, il crut s'être trompé. Vous vous rappelez le mot de Chamfort, un jour qu'on l'applaudissait : « Quelle sottise ai-je dite ? » s'écria-t-il. Cette vive ironie est bien loin du cœur de Schiller ; il aime le public, il le respecte comme son souverain, mais il n'a pas abdiqué son indépendance, et il se juge lui-même avec la loyauté d'un artiste. C'était un intérêt philosophique, et non une curiosité banale, qu'il avait voulu exciter en écrivant *le Visionnaire*. Il laissa là ce roman, dont le succès l'eût détourné de son propre travail intérieur, et il revint à ses méditations. Les *Lettres philosophiques* publiées par Schiller, en 1786, sont le premier symptôme des viriles transformations de son esprit. Koerner venait de l'initier à cette philosophie nou-

velle qui s'élevait à ce moment même avec le génie d'Emmanuel Kant. Il y avait des affinités naturelles entre le mâle esprit du poète et la sublimité morale du penseur de Kœnisberg; à partir de cette date, Schiller va s'attacher à Kant; il s'assimilera sa doctrine, il l'interprétera librement, et bientôt, nous le verrons, s'il y a une conciliation possible entre le stoïcisme héroïque de Kant et le confiant naturalisme de Goëthe, ce sera Schiller qui aura l'honneur de rapprocher ces deux grands maîtres. Histoire, roman, philosophie, on voit combien d'inspirations vivaces s'épanouissaient dans l'âme du poète, pendant les belles années qu'il passa auprès de Koerner.

Pouvait-il cependant rester l'hôte éternel de Koerner? Il lui tardait de mettre un terme à sa vie errante et de pouvoir s'écrier enfin, comme fera un jour son Guillaume Tell : *Ich stehe wieder auf dem Meinigen* : « Je suis sur un sol qui m'appartient. » Au mois de juillet 1787, Schiller s'était rendu à Weimar; Goëthe voyageait alors en Italie, mais Herder et Wieland avaient accueilli avec joie le jeune et illustre poète. Ravi d'enthousiasme, Schiller écrivait à un de ses amis d'enfance, au fils du pasteur Moser : « Me voici enfin dans le séjour que j'ai tant de fois appelé de mes vœux, me voici à Weimar, et il me semble que je me promène dans les vallées de la Grèce. Le duc est un prince accompli, le véritable père des arts et des sciences... Tu connais les hommes dont l'Alle-

trionpher des alarmes de madame de Lengefeld; mais on vivait modestement dans ces petites villes d'Allemagne, et d'ailleurs Schiller, dont le talent de professeur et d'écrivain grandissait de jour en jour, ne pouvait-il pas compter sur les revenus de sa plume? De puissants amis lui vinrent en aide; le chancelier Dalberg, frère du prince électeur de Mayence, et qui devait lui succéder prochainement, promettait au poète une position brillante aussitôt qu'il serait en possession de sa souveraineté. Tous ces arguments devaient toucher madame de Lengefeld; on se décida enfin à lui faire connaître la situation. Schiller lui demanda la main de Charlotte au mois de décembre 1789; deux mois après, le 22 février 1790, le pasteur Schmidt unissait Schiller et Charlotte de Lengefeld dans un petit village des environs d'Iéna.

Le voilà marié; une jeune femme, un cœur d'élite, va l'aider à accomplir sur lui-même ce travail de rénovation qu'il poursuit depuis plusieurs années avec une ardeur inquiète. Sa belle-mère, sa belle-sœur Caroline, lui seront aussi d'aimables auxiliaires. Schiller a besoin de la société des femmes; il a besoin de sentir autour de lui des âmes affectueuses et dévouées. Quand on lit ses lettres à Koerner, on remarque, à partir du mois de mars 1790, un certain apaisement général, ou plutôt une sorte de sécurité intellectuelle et morale qui, loin de refroidir sa

sentiments particuliers à ceux que vous témoigne un grand peuple dans l'enthousiasme des premiers jours de sa liberté.

Je vous prie de m'accuser réception de ma lettre, afin que la nation soit assurée que la loi vous est parvenue, et que vous comptez également les Français parmi vos frères.

Le Ministre de l'intérieur de la République
française,

ROLAND.

A M. Gille, publiciste allemand.

La lettre du ministre de la République était accompagnée du document que voici ; c'est l'imprimé dont parle Roland :

LOI

QUI CONFÈRE LE TITRE DE CITOYEN FRANÇAIS A PLUSIEURS ÉTRANGERS.

Du 26 août 1792, l'an quatrième de la liberté.

L'Assemblée nationale, considérant que les hommes qui, par leurs écrits et par leur courage, ont servi la cause de la liberté et préparé l'affranchissement des peuples, ne peuvent être regardés comme étrangers par une nation que ses lumières et son courage ont rendue libre ;

Considérant que, si cinq ans de domicile en France suffisent pour obtenir à un étranger le titre de citoyen français, ce titre est bien plus justement dû à ceux qui, quel que soit le sol qu'ils habitent, ont consacré leurs

Je me suis beaucoup servi ces jours-ci de la traduction d'Homère, de Voss, et j'ai reconnu de nouveau combien elle est admirable. Il m'est venu à l'idée un moyen de lui rendre délicatement une justice publique, ce qui ne pourra manquer de chagriner ses stupides adversaires. Nous en parlerons...

Après le 15 de ce mois, j'espère venir passer quelque temps avec vous. Aujourd'hui le souvenir de toute une semaine de dissipation me rend de très-mauvaise humeur. Réjouissez-vous de pouvoir respirer le grand air et de vivre dans une solitude complète. GËTHE.

Entre les lettres qu'on vient de lire et celles qui vont suivre se place un assez long séjour de Gœthe auprès de son ami. Le 20 mai 1797, Gœthe arrive à Iéna, il demeure au vieux château, selon son habitude, dans une chambre qui lui est réservée depuis longtemps et où il a rencontré déjà quelques-unes de ses inspirations. « Il est bien juste, lui écrit Schiller, que vous acheviez *Hermann et Dorothée* dans le lieu où vous en avez composé les premiers chants. » Les deux poètes, en effet, continuent de correspondre; mais les lettres qu'ils s'adressent l'un à l'autre ne sont que de simples billets annonçant l'envoi du travail de la veille ou de la matinée. Enfermés chacun dans sa cellule, ils méditent, ils chantent, et les vers de Gœthe, à peine terminés, vont trouver Schiller dans son jardin, tandis que du jardin de Schiller au

elle doit employer de préférence ; je dis de préférence, car ni l'une ni l'autre ne doit rien s'appropriier exclusivement.

Le sujet de l'épopée, comme celui de la tragédie, doit être purement humain, significatif et pathétique. Les personnages qui lui conviennent le mieux sont ceux qui n'ont pas dépassé ce degré de culture où la spontanéité d'action ne doit rien qu'à elle-même, où l'homme n'agit pas encore moralement, politiquement, mécaniquement, mais personnellement. Sous ce rapport, les traditions des temps héroïques des Grecs étaient singulièrement favorables aux poètes.

L'épopée représente particulièrement l'activité individuelle et limitée, l'homme agissant au dehors de lui, les batailles, les voyages, toute entreprise qui demande une certaine étendue dans l'espace. La tragédie nous montre la souffrance individuelle et limitée, c'est-à-dire l'homme refoulé sur lui-même ; aussi l'action de la véritable tragédie ne demande-t-elle que fort peu d'espace matériel.

Pour les motifs, j'en trouve de cinq espèces différentes :

1° Ceux qui font avancer l'action ; ils appartiennent spécialement à la poésie dramatique.

2° Ceux qui éloignent l'action de son but ; ils appartiennent particulièrement à la poésie épique.

3° Ceux qui retardent l'action, soit en ralentissant sa marche, soit en allongeant le chemin ; ils peuvent et doivent être employés par les deux genres de poésie.

4° Ceux qui ramènent au passé, et font connaître les

SCHILLER A GÖTTE.

Le parallèle du rapsode et du mime avec leur auditoire respectif me paraît un excellent moyen de marquer la différence qui sépare les deux genres de poésie. Cette méthode seule suffirait, au besoin, pour rendre impossible toute méprise grossière dans le choix d'un sujet et du genre de poésie qui lui convient : l'expérience me le prouve en ce moment ; et je ne connais rien de plus propre à maintenir le poète dramatique dans ses limites, et à l'y ramener promptement s'il venait à s'en écarter, que de le transporter en imagination sur des planches, devant une salle remplie de spectateurs de toute espèce. Par cela seul, il sentirait vivement la nécessité de la loi qui l'oblige à donner à son action une marche incessante et rapide vers le dénouement.

J'aurais encore un autre moyen à vous proposer pour rendre toujours plus palpable la différence entre les deux poésies. Le mouvement de l'action dramatique se fait devant moi, celui de l'action épique se fait en moi et sa marche est presque imperceptible : à mon avis cette distinction est essentielle. Si les événements se meuvent devant moi, je suis rigoureusement attaché au présent, mon imagination cesse d'être libre, une inquiétude continuelle s'empare de mon être, je me sens enchaîné à l'objet de l'instant actuel, et je ne puis ni réfléchir ni regarder en avant ou en arrière, car j'obéis à une puissance étrangère. Si, au contraire, je me meus autour des événements, qui ne sauraient m'échapper,

s'il ne pourrait pas y avoir une autre épopée entre elle et l'*Odyssée*. Je n'ai trouvé que des sujets de tragédie; je ne sais s'il en est réellement ainsi, ou si je manque de sagacité pour découvrir le sujet épique. La mort d'Achille, avec tout ce qui l'accompagne, pourrait cependant convenir à la poésie épique; sous certains rapports même, on pourrait croire qu'elle la demande, quand ce ne serait qu'à cause de l'ampleur des matières. Maintenant, il faudrait se demander si l'on ferait bien de traiter épiquement un sujet tragique. Il y aurait beaucoup à dire pour et contre. En ce qui concerne l'effet, un poète moderne, travaillant pour des lecteurs modernes, serait d'autant plus sûr d'en produire un très-puissant, qu'à notre époque il est impossible d'obtenir l'approbation du public sans exciter en lui des intérêts pathologiques.

Assez pour aujourd'hui. Meyer travaille assidûment à son traité sur le choix des sujets dans les arts plastiques. En le voyant agiter, à cette occasion, toutes les questions qui nous intéressent, on ne peut s'empêcher de reconnaître la parenté intime qui existe entre l'artiste et le poète dramatique. Puissiez-vous bientôt retrouver la santé, et moi la liberté d'aller vous voir !

GÛTHE.

SCHILLER A GÛTHE

Iéna, le 29 décembre 1797.

Je joins ici une longue lettre de notre ami Humboldt, elle vous prouvera qu'au milieu de ce Paris renouvelé de fond en comble, il est resté fidèle à la vieille nature

naturellement contenir beaucoup de choses applicables à la poésie.

Je me remets peu à peu à mon travail, mais par un temps aussi affreux il est bien difficile de conserver l'élasticité de son âme.

Tâchez d'être bientôt libre, de venir travailler ici, et de m'apporter du courage et de la vie. Adieu.

SCHILLER.

GÖTTE A SCHILLER.

Weimar, le 50 décembre 1797.

J'attends ce matin une société qui doit venir voir les travaux de Meyer, je ne puis donc que vous remercier de votre lettre et de celle de Humboldt que vous m'avez envoyée.

Moi aussi, je crois que s'il faut d'abord distinguer les genres avec une précision rigoureuse, c'est surtout afin de pouvoir se permettre plus tard quelques libertés dans l'application de ces lois. Travailler par principes est tout autre chose que de travailler par instinct; et une déviation de principes dont on a reconnu la nécessité ne peut jamais être regardée comme une faute.

Au reste, je ne m'amuserai pas longtemps aux considérations théoriques; j'éprouve le besoin de me remettre au travail, et pour cela il faut que j'aille m'asseoir sur le vieux canapé d'Iéna, car c'est là mon véritable trépied¹. J'espère que, pendant toute l'année prochaine, je me renfermerai dans notre cercle.

¹ Goethe parle ici de l'appartement qu'il occupait chez son ami Knebel dans le vieux château d'Iéna. C'est là qu'il descendait le

Adieu. Je suis bien fâché que votre chère femme n'ait pu s'arrêter assez longtemps à Weimar pour faire un pèlerinage à notre sanctuaire artistique. Si vous aviez pu assister dernièrement à la représentation de *Don Juan*, vous y auriez vu réalisées toutes vos espérances au sujet de l'opéra. Mais aussi cette pièce est-elle tout à fait seule de son genre, et la mort de Mozart a détruit tout espoir de voir jamais quelque chose de semblable.

GÖTTE.

On voit que l'année 1797, si brillante pour l'auteur d'*Hermann et Dorothee*, a été une année décisive pour Schiller. Sa seconde période poétique, celle que les historiens littéraires de l'Allemagne ne craignent pas d'appeler la période classique de son génie, s'annonce manifestement dans les lettres qu'on vient de lire. Le grand ouvrage qui va inaugurer cette période d'une manière éclatante, *Wallenstein*, a déjà subi dans la pensée du poète une transformation complète. Le rapide essor d'*Hermann et Dorothee* a dégagé Schiller des liens qui l'attachaient encore au monde de la prose. Délivré de la théorie abstraite et de l'histoire prosaïque, il plane désormais dans ces pures régions du grand art, où l'idéal et la réalité se combinent avec une merveilleuse harmonie.

Au milieu des émotions de ce travail intérieur, les deux poètes, on l'a vu par leurs confidences, ont encore

plus souvent, quand il voulait se réfugier dans une complète solitude,

trouvé des inspirations toutes neuves dans le champ de la poésie lyrique. Cette année 1797 Schiller, l'appelait l'année des ballades. Si les *Xénies*, l'année précédente, s'envolaient gaiement à Iéna et gaiement revenaient à Weimar, combien de ballades, pendant le printemps et l'été de 1797, qui se croisaient sur cette même route si chère aux muses allemandes ! C'est alors que Goëthe écrivait *la Fiancée de Corinthe*, *le Dieu et la Bayadère*, *l'Apprenti sorcier*, et Schiller, *les Grues d'Ibycus*, *le Plongeur*, *le Gant*, *l'Anneau de Polycrate*, *le Chevalier Toggenbourg*, *le Chant funèbre d'un Nadoësis*, *le Message à la forge*. Il faut aussi rapporter à cette année d'autres poésies de Goëthe, le tendre dialogue intitulé *le Nouveau Pausias et sa Bouquetière*, l'épigramme d'*Euphrosine*, où il jette tant de larmes et tant de fleurs sur la tombe d'une jeune actrice de Weimar, Christiane Neumann; enfin la *Métamorphose des plantes*, où le grand naturaliste s'amuse à présenter sous forme poétique l'importante découverte qu'il avait publiée sept ans plus tôt avec toutes les démonstrations de la science. Quant à son poëme sur la chasse dont il est question dans ces lettres, Goëthe regretta plus tard de ne pas avoir obéi librement à son inspiration. « J'avais projeté un nouveau poëme, une romantique épopée, dit-il dans ses *Annales* ; le plan était déjà tracé dans toutes ses parties, et malheureusement je n'en fis pas un secret à mes amis. Ils me détournèrent de mon pro-

jet, et aujourd'hui encore (Gœthe écrivait ceci en 1822), aujourd'hui encore c'est une douleur pour moi d'avoir écouté leurs conseils ; car le poète seul peut savoir ce que contient un sujet, et quels trésors de charme et de grâce il peut déployer dans l'exécution de son œuvre. » Au même chapitre de ses *Annales* Gœthe mentionne aussi, mais sans exprimer aucun regret, son projet de poème épique sur Guillaume Tell. Qu'avait-il à regretter ? il avait abandonné son sujet à Schiller, et ce qui eût été une épopée entre ses mains était devenu un drame entre les mains de son ami. La poésie n'y perdait rien ; c'est du moins ce que pensait Gœthe, tout heureux du nouvel essor de Schiller et qui prenait plaisir à regarder croître son inspiration comme une plante généreuse et superbe. Il y a une délicatesse bien touchante et une véritable grandeur dans l'amitié de Gœthe. Si j'avais pu citer ici toutes les lettres de l'année 1797, on aurait vu avec quelle sollicitude il s'intéressait aux ballades de son ami. Ce beau poème des *Grues d'Ibycus*, il l'avait commencé à Weimar ; mais Schiller s'en occupe de son côté. Aussitôt Gœthe oublie son œuvre et ne songe plus qu'à celle de Schiller ; ou plutôt la ballade de Schiller c'est la sienne propre, il y travaille, il donne ses idées, il perfectionne le petit drame que Schiller lui soumet et l'embellit de toutes ses richesses. Et quels encouragements aussi pour son *Wallenstein* ! comme il soutient

le poète en ses défaillances ! comme il double ses forces en lui montrant quel espoir il éveille ! La composition du *Wallenstein* de Schiller, on le verra par les lettres de l'année qui va suivre, a été un des principaux événements de la vie de Goethe. Ce grand homme, tant accusé d'égoïsme, parlait avec une modestie singulière, lorsqu'il disait fièrement vingt ans plus tard : « J'ai marché par bien des chemins, nul ne m'a vu dans le chemin de l'envie. »

et qu'il m'arrive parfois d'en être étonné moi-même. Tu n'auras pas à y regretter l'ardeur, l'inspiration intime de mes meilleures années, et cependant tu n'y retrouveras rien de ma brutalité d'alors. Le calme puissant, la force contenue de l'imagination obtiendront ton suffrage. Sans doute, ce n'est pas une tragédie grecque et ce ne peut en être une... Le sujet est trop riche, c'est tout un monde en petit, et l'exposition seule m'a entraîné à des développements extraordinaires. » Cette exposition dont parle ici Schiller, c'est-à-dire la peinture des soldats et des officiers du duc de Friedland, formera deux pièces séparées, une comédie-prologue, *le Camp de Wallenstein*, et un drame, *les Piccolomini*, mais c'est seulement au mois de septembre que le poète, sur les conseils de Goethe, fera subir à son œuvre cette transformation définitive.

Il y était préparé, du reste, par ses méditations personnelles et les difficultés sans nombre qu'il rencontra sur sa route. Les lettres de Schiller à Kœrner sont ici, comme en maintes circonstances, le commentaire et le complément de sa correspondance avec Goethe. Le 15 juin 1798, il épanchait ses plaintes dans le cœur de son ami de Dresde : « Il faut bien se garder d'attaquer un sujet compliqué, immense, ingrat, comme l'est mon *Wallenstein*, un sujet où le poète est obligé d'épuiser toutes ses ressources pour animer une matière rebelle. Ce travail me dérobe le

deux premières pièces, j'ai besoin de quelques scènes de plus et de plusieurs nouveaux motifs; mais ce travail renouvelle aussi mon inspiration, et il est infiniment plus agréable pour moi de développer mon œuvre que d'avoir à en retrancher telle ou telle partie pour la faire tenir dans un étroit espace... »

Pendant que ce seul travail réclame toutes les forces de Schiller, que fait Goëthe? il mène, comme toujours, mille choses de front. Il fonde, avec son ami Meyer, un recueil périodique, *les Propylées*, consacré à des études d'archéologie et d'art. Il revient à son *Faust*, coordonne le plan de la seconde partie et en écrit plusieurs épisodes; il poursuit ardemment ses études sur la théorie des couleurs, il écrit l'histoire de ce grand problème, il rassemble toutes les idées émises sur le phénomène de la lumière et de la coloration depuis Aristote jusqu'au moyen âge, et depuis le moyen âge jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Tous les physiciens qui ont traité ce sujet, célèbres ou obscurs, sont interrogés par lui avec une exactitude scrupuleuse. Il n'oublie pas même Marat, si maltraité de Voltaire, et le défend contre la commission de l'Académie des sciences qui a condamné ses travaux. Si nous pouvions citer ici toutes les lettres de Goëthe pendant l'année 1798, on verrait quelle passion et quel soin il apportait à cette étude; on verrait aussi Schiller, initié à la physique par son ami, s'associer, en quelque sorte, à

ses projets, lui suggérer des idées, partager sa passion, et célébrer déjà, comme si la victoire était certaine, la destruction du *mensonge newtonien*. C'est l'époque où Goethe conçoit la pensée d'un grand poème didactique sur le *Cosmos*. Au milieu de ses études de physique et d'histoire naturelle, la publication des *Propylées* le ramenant à l'art antique, il étudie encore Homère, et s'aperçoit qu'entre l'*Iliade* et l'*Odyssee* il y a place pour un poème dont le sujet serait la mort d'Achille. Aussitôt il se met à l'œuvre et compose les premiers chants de l'*Achilléide*. Voilà, certes, des travaux bien différents; eh bien, parmi tant de faits et d'idées, parmi tant de recherches scientifiques et de poétiques images, dans ce cortège de pensées sublimes ou ingénieuses sans cesse évoquées autour de lui, sa préoccupation principale c'est le *Wallenstein* de Schiller. Poète, archéologue, physicien, naturaliste, Goethe est aussi directeur de théâtre; depuis les derniers mois de l'année 1797, il semble attacher à ses fonctions une nouvelle importance, il surveille les acteurs de plus près, il fait agrandir la salle et disposer la scène avec plus d'art. Une poésie nouvelle va naître avec *Wallenstein*; il faut un nouveau théâtre à Schiller.

Tel est le programme que va développer l'histoire intime des deux poètes. Nous en savons assez maintenant pour nous intéresser à leur dialogue,

teur ait soupçonné la poétique économie de l'ensemble ; l'excellent homme ne s'attache qu'à certains passages, et toujours de préférence aux généralités, aux développements, à ce qui intéresse le cœur.

Avez-vous lu par hasard le singulier ouvrage de Rétif : *le Cœur humain dévoilé* ? en avez-vous du moins entendu parler ? Je viens de lire tout ce qui en a paru, et malgré les platitudes et les choses révoltantes que contient ce livre, il m'a beaucoup amusé. Je n'ai jamais rencontré une nature aussi violemment sensuelle ; il est impossible de ne pas s'intéresser à la quantité de personnages, de femmes surtout, qu'on voit passer sous ses yeux, et à ces nombreux tableaux caractéristiques qui peignent d'une manière si vivante les mœurs et les allures des Français. J'ai si rarement l'occasion de puiser quelque chose en dehors de moi, et d'étudier les hommes dans la vie réelle, qu'un pareil livre me paraît inappréciable...

J'attends demain l'annonce positive du jour de votre arrivée. Ma femme se rappelle à votre souvenir.

SCHILLER.

GËTHE A SCHILLER.

Weimar, le 3 janvier 1798.

C'est une bien grande satisfaction pour moi de me savoir si près de vous au commencement de cette année ; je voudrais seulement vous voir bientôt et pouvoir vivre quelque temps avec vous. J'ai bien des choses à vous communiquer, à vous confier même, afin qu'une nouvelle époque de ma vie pensante et poétique

que possible, afin que chacun puisse y trouver quelque chose à son goût. L'observation de Kœrner, cependant, a quelque chose de juste : le groupe du poème, animé seulement par le sentiment et par le souvenir, est aussi précis que s'il était peint, ce qui rend la lutte entre le poète et le peintre presque palpable.

Au reste, les poésies du dernier *Almanach des Muses* m'ont prouvé de nouveau que les approbations les plus précieuses ne nous apprennent rien, et que les critiques, quelles qu'elles soient, nous sont absolument inutiles. Tant qu'une œuvre d'art n'est pas encore, personne ne se fait une idée de sa possibilité, mais dès qu'elle existe, le blâme et la louange sont toujours subjectifs ; et plus d'une personne, dont on ne saurait contester le bon goût, voudrait y ajouter ou y retrancher quelque chose, qui détruirait l'œuvre tout entière. C'est ainsi que la valeur négative de la critique, la seule qui ait de l'importance, ne peut nous servir à rien.

Je désire, sous plus d'un rapport, que votre *Wallenstein* soit bientôt terminé ; ne négligeons cependant pas d'examiner à fond, pendant et même après ce travail, toutes les exigences du genre dramatique. Une fois votre plan et vos moyens d'exécution parfaitement arrêtés à l'avance, nous aurions bien du malheur si, avec votre richesse intérieure et votre talent exercé, vous ne parveniez pas à faire au moins deux pièces par an. Il faut que le poète dramatique soit joué souvent, il faut qu'il renouvelle souvent l'effet qu'il a produit et en fasse la base de son avenir.

GÛTHE.

SCHILLER A GËTHE.

Iéna, le 9 janvier 1798.

... Je ne puis vous dire aujourd'hui qu'un petit bonsoir. J'ai passé toute la nuit sans dormir, et je me dispose à me coucher. Comment vous trouvez-vous par cet exécrationnel temps? moi j'en souffre dans tous mes nerfs. Je suis bien aise pour vous que vous ne soyez pas encore ici. Adieu.

SCHILLER.

SCHILLER A GËTHE.

Iéna, le 12 janvier 1798.

... Le retard de votre voyage ici me fera trouver le mois de janvier plus triste et plus long. Je tâcherai de tirer de ma solitude le seul avantage qu'elle peut m'offrir, celui de travailler sans relâche à *Wallenstein*.

Au reste, il est bon que ma tragédie, avant d'être mise sous vos yeux, ait atteint dans l'action un certain degré de chaleur où elle puisse se mouvoir d'elle-même et n'ait plus qu'à se précipiter vers le dénouement, car dans le premier acte elle ne fait que commencer à monter. Ma femme se rappelle à votre souvenir. SCHILLER.

SCHILLER A GËTHE.

Iéna, le 15 janvier 1798.

Un mot seulement pour aujourd'hui, demain je vous écrirai par la poste. Je me suis tellement abîmé dans ma scène principale, que j'y travaillerais encore si le crieur de nuit ne m'avait averti qu'il était temps de

curer tous les avantages qu'ordinairement la civilisation seule peut accorder¹.

Adieu pour ce soir, il est déjà huit heures et on ne fait encore que m'appeler à dîner. SCHILLER.

GÛTHE A SCHILLER.

Weimar, le 14 février 1798.

... Je suis désolé de vous savoir encore une fois malade; c'est la seule chose affligeante qui m'arrive en ce moment, et c'est pour cela, sans doute, que j'y suis plus sensible.

Plus je retarderai mon séjour à Weimar, plus je serai libre, une fois parti; aussi me fais-je une véritable fête de cette excursion à Iéna.

Je suis parfaitement convaincu comme vous qu'un voyage, surtout du genre de ceux que vous me désignez, contient de très-beaux motifs épiques. Je ne me hasarderai cependant jamais à traiter un pareil sujet, car je n'ai pas vu moi-même les contrées et les peuples qu'il s'agirait de peindre, et je crois indispensable que le poète, dans un ouvrage de cette nature, s'identifie personnellement avec son sujet; la lecture d'une relation de voyages ne saurait ici remplacer l'expérience.

En tout cas, on aurait à lutter contre l'*Odysée*, qui s'est déjà emparée des motifs les plus intéressants, et il serait téméraire de hasarder le plus intéressant de

¹ La première relation de Levallant, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance*, etc., avait paru en 1790; le *second voyage* fut publié en 1795. La traduction allemande est de cette même année.

SCHILLER A GËTHE

Iéna, le 27 février 1798.

Ainsi le mois de février a passé sans vous avoir amené ici, et j'aurai bientôt traversé l'hiver partagé entre l'attente et l'espérance. Maintenant j'entrevois le printemps avec bonheur ; et les préparatifs pour l'embellissement de mon jardin m'occupent de la manière la plus agréable. Une de ces améliorations sera surtout très-bienfaisante pour moi : c'est une petite salle de bains que je fais maçonner et disposer le plus proprement et le plus gracieusement possible. Il y aura un étage au-dessus de cette salle, d'où nous jouirons d'une charmante vue sur la vallée de la Leutra. Sur le côté opposé de la maison, la cabane qui y était appuyée a déjà été, l'automne dernier, convertie en une cuisine solidement construite. Vous trouverez donc bien des changements utiles faits à notre demeure d'été lorsque vous viendrez nous y voir. Puisseons-nous déjà y être réunis !

Mon travail avance insensiblement, je marche d'étape en étape, et déjà me voilà en plein dans le tourbillon de l'action. Je suis content surtout d'être sorti d'une situation où il s'agissait de juger le crime de Wallenstein d'après la morale vulgaire, et de traiter poétiquement, spirituellement, une matière anti-poétique et triviale, sans porter atteinte à la vérité morale. L'exécution me satisfait, et j'espère bien qu'elle satisfera aussi notre cher public si moral, quoique je n'aie pas fait un sermon de la chose. A cette occasion, j'ai

SCHILLER A GÛTHE.

Iéna, le 2 mars 1798.

Le temps est si beau que j'ai été prendre l'air, et je m'en suis parfaitement trouvé. Quel dommage que vous ne soyez pas ici en ce moment ! je suis sûr que votre muse inspiratrice ne se ferait pas longtemps attendre.

Ce que vous me dites des Français et de Mounier, qui est toujours, quoique émigré, leur digne représentant, est la vérité même, et bien que cette vérité soit triste, on se réjouit pourtant de la connaître, parce qu'elle peint complètement et nécessairement toute une classe d'individus. On devrait toujours saisir ainsi la nature dans toute sa nudité, alors la démonstration des systèmes deviendrait claire et facile. Il est digne de remarque que le relâchement sur les choses esthétiques est toujours accompagné d'un relâchement moral, et qu'une tendance ardente et pure vers le beau, vers le sublime, sans enlever à l'esprit ses libérales sympathies pour tout ce qui relève de la nature, est cependant inséparable du rigorisme moral ; tant il est vrai que les domaines du bon sens et de la raison se divisent d'une manière précise, et que cette division se reconnaît sur toutes les routes et dans toutes les directions que l'homme peut suivre.

Hier enfin, et très-sérieusement cette fois, j'ai reçu le diplôme de citoyen français dont il a déjà

pour prouver que ce beau sujet a été traité superficiellement et avec une légèreté inconcevable. » Ainsi, soutenu par ses méditations sur la *Poétique* d'Aristote, par ses conversations avec Goethe, par l'élan de son propre génie, il ne craint pas de signaler ce qui lui paraît au-dessous de son idéal même dans les chefs-d'œuvre des maîtres. Lui, c'est le grand art, l'art profond et religieux des Sophocle, des Eschyle, qu'il aurait l'ambition de reproduire. Dans ce sublime effort, il a besoin de la présence de Goethe. Malheureusement, Goethe n'est resté qu'une quinzaine de jours à Iéna. Le 6 avril, il retourne à Weimar, et ce jour-là même Schiller reprend sa correspondance avec lui :

SCHILLER A GÖTTE.

Iéna, le 6 avril 1798.

Votre séjour ici me paraît plus court maintenant qu'il ne l'a été en effet; les journées se sont écoulées bien vite, et après une si longue absence c'était vraiment trop peu.

Je vais faire tous mes efforts pour me remettre sérieusement à l'ouvrage, car lorsque ce qui n'existe encore que dans ma pensée sera sur le papier, je serai plus tranquille, et il sera plus facile de le juger. Je suis heureux que vous soyez content de l'ensemble de mon *Wallenstein*; je me réjouis surtout de ce que vous n'avez trouvé aucune contradiction entre le sujet et le genre de poésie auquel il appartient. Quant aux exi-

cette absence de nature chez un esprit si riche. Cette lecture m'a fait éprouver ce qu'en pareil cas vous m'assurez éprouver toujours, c'est-à-dire que malgré soi on se trouve entraîné à partager les dispositions morales de l'auteur, ce dont on se trouve très-mal. Toutes les belles qualités de la femme manquent complètement à madame de Staël, et cependant tous les défauts de ses romans sont des défauts parfaitement féminins. Elle sort de son sexe sans s'élever au-dessus. J'ai cependant remarqué çà et là plusieurs bonnes réflexions qui, au reste, ne lui manquent jamais, et qui annoncent une connaissance parfaite de la vie.

Je viens d'être interrompu par deux officiers prussiens, ce sont les frères de mon beau-frère qui vont passer leur congé à Weimar. Ma femme et ma belle-mère se rappellent à votre souvenir. SCHILLER.

GÖTTE A SCHILLER.

Weimar, 21 juillet 1798.

Je désire de tout mon cœur que l'inspiration poétique vous revienne le plus tôt possible. Le séjour de votre jardin vous sera favorable sous un rapport, et nuisible sous un autre, surtout parce que vous vous êtes lancé dans les constructions. Je ne connais que trop bien cette bizarre distraction, car elle m'a jadis fait perdre un temps inouï. Les travaux des ouvriers, la naissance mécanique d'un objet nouveau, nous amusent très-agréablement, mais notre propre activité se trouve réduite à zéro. Cela ressemble à la passion de fumer du tabac. On devrait vraiment faire envers nous autres

poètes ce que les ducs de Saxe ont fait envers Luther, c'est-à-dire nous enlever au milieu de la route et nous enfermer dans un château fort. Je voudrais qu'on commençât cette opération par moi et immédiatement, alors mon *Guillaume Tell* serait prêt pour la Saint-Michel...

GÆTHE.

GÆTHE A SCHILLER.

Weimar, le 25 juillet 1798.

... Dans l'*olla podrida* du journalisme allemand, les ingrédients des Schlegel ne sont pas trop à dédaigner. La nullité universelle, la partialité pour le médiocre, la servilité et les grimaces révérencieuses au milieu desquelles est perdu le petit nombre de bonnes productions qui paraissent, trouveront un adversaire formidable dans un nid de guêpe tel que les *Fragments*. Aussi l'ami *Ubique*¹, qui a reçu le premier exemplaire, est-il déjà tout occupé à le colporter partout et à en lire certains passages afin de discréditer l'ensemble. Malgré tout ce qui vous déplaît à juste titre dans cet ouvrage, on ne saurait refuser aux auteurs une certaine gravité, une certaine profondeur jointe à une grande libéralité.

GÆTHE.

SCHILLER A GÆTHE.

Jéna, le 24 août 1798.

Notre duc étant de retour, il est probable que votre voyage ici va se trouver encore ajourné. Je tâcherai,

¹ Sobriquet donné par Gœthe au critique Buttiger, dont il raillait l'activité superficielle et brouillonne.

pendant ce temps-là, de me débarrasser de l'*Almanach des Muses*, afin de pouvoir mieux profiter de vos entretiens qui m'aideront à franchir le dernier pas et le plus difficile de *Wallenstein*. Puisque vous avez envie de connaître l'économie de cette tragédie, j'en réunirai le schéma, qui se trouve épars dans mes manuscrits.

Je suis très-curieux de connaître vos nouvelles idées sur la tragédie et sur l'épopée. Ce n'est que depuis que je travaille à *Wallenstein* que je sens combien les deux genres sont loin l'un de l'autre. Je m'en suis aperçu surtout dans le cinquième acte, il m'a isolé de toutes les paisibles sensations humaines, car il s'agissait de fixer un moment qui devait nécessairement être passager. La situation de mon âme m'a fait craindre de m'être égaré sur une route trop pathologique, parce que j'attribuais à ma nature ce qui n'était que le résultat de mon travail. J'ai conclu de là que la tragédie ne s'occupe que de quelques instants extraordinaires de l'humanité, tandis que l'épopée peint l'ensemble dans sa marche constante et calme; voilà pourquoi, sans doute, elle parle toujours à l'homme, quelles que soient les dispositions de son esprit.

Je fais beaucoup parler mes personnages et les laisse s'exprimer fort largement. Vous ne m'avez pas fait d'observations à ce sujet et vous ne paraissez pas m'en blâmer. Au reste, vous en usez de même dans vos drames et dans vos épopées. Il est certain qu'on pourrait être beaucoup plus sobre de paroles en nouant et en développant une action tragique, cela serait même plus conforme au caractère des personnages agissants.

il a été très-aimable. Puisqu'il a fait le premier pas, j'ai cru devoir l'accueillir amicalement; et comme nos relations ne pourront jamais devenir utiles (nos deux natures se conviennent trop peu), je tâcherai du moins de les rendre bienveillantes et agréables.

Le plaisir que vous procurent ordinairement les proverbes grecs, je le trouve aujourd'hui dans le recueil des fables d'Hygin. C'est un grand amusement que de voir défiler devant soi toutes ces figures fantastiques animées par la poésie; on se sent, pour ainsi dire, sur son propre terrain et entouré d'une immensité de figures. Je ne voudrais même rien changer au désordre nonchalant de ce tableau; il faut avoir lu ce livre d'un bout à l'autre, pour bien sentir tout ce qu'il y a de grâces et de plénitude dans l'imagination grecque.

J'y ai aussi trouvé beaucoup de sujets pour le poëte tragique. Le plus beau de tous c'est Médée, mais il faudrait prendre sa vie entière et en faire tout un cycle. La fable de Thyeste et de Pélopia est également un très-beau sujet. Quant au voyage des Argonautes, j'y ai remarqué des motifs qu'on ne trouve ni dans l'*Odyssée* ni dans l'*Iliade*, ce qui me fait croire qu'il y a dans ce voyage le germe d'un poëme épique.

Une chose curieuse, c'est que tout ce grand cycle de mythes que je parcours à présent n'est qu'un tissu de galanteries, ou, comme dit pudiquement Hygin, de *Compressus*, d'où sortent et sur lesquels reposent tous ces grands et effroyables conflits. Il me semble que ce serait une œuvre utile de reprendre l'idée grossièrement exécutée par Hygin pour un siècle tout différent

GÛTHE A SCHILLER.

Weimar, le 5 septembre 1798.

Dans l'espoir de vous voir demain, je ne vous écris que ce billet.

Je vous renvoie vos ballades, qui sont toutes deux fort belles. Je n'ai aucune observation à faire sur le *Dragon chrétien*, c'est une œuvre excellente et très-bien réussie. Quant à l'*Otage*, il me paraît, physiologiquement parlant, peu admissible qu'un homme qui, par une journée de pluie, vient de se retirer d'un torrent où il a manqué périr, prenne la résolution de mourir de soif pendant que ses habits sont encore tout mouillés. Mais sans compter la résorption de la peau et, par conséquent, le peu de probabilité de la soif, cette soif vient très-mal à propos et blesse l'imagination. Je ne saurais vous indiquer un autre motif plus convenable et qui tiendrait au voyageur lui-même; les deux autres qui lui viennent de l'extérieur et sont occasionnés par des événements de la nature et par la force des hommes sont parfaitement bien trouvés.

Ne vous laissez pas détourner de votre voyage; je suis sûr que loin de nuire à votre santé il lui sera favorable.

GÛTHE.

prit lumineux du grand poëte avait enfin introduit l'ordre et la clarté dans cette conclusion grandiose.

SCHILLER A GËTHE.

Iéna, le 18 septembre 1798.

Immédiatement après mon retour ici, je me suis mis à l'ouvrage afin d'arranger mon prologue de manière à ce qu'il puisse former une pièce indépendante. Pour atteindre ce résultat, deux choses sont nécessaires :

1° Les tableaux de caractères et de mœurs doivent être plus riches et plus complets afin de former un tout satisfaisant.

2° A travers le grand nombre de personnages dont les uns paraissent en scène et les autres dans les récits, il sera impossible au spectateur de suivre le fil de l'action et de s'en faire une juste idée; il faudra donc que j'ajoute quelques nouvelles figures et que je donne plus d'extension à celles qui existent déjà, ce qui ne m'empêchera pas de rester dans les limites du personnel de votre théâtre.

J'insérerai votre poëme à la duchesse sous le simple titre de *Stances*, si toutefois cela vous convient.

Encore une fois mes sincères remerciements pour la gracieuse et amicale hospitalité que vous m'avez donnée à Weimar. Je compte vous envoyer mon prologue samedi prochain; alors je ne penserai plus qu'à arranger la pièce pour le théâtre, travail pour lequel j'utiliserai vos observations et vos conseils autant que possible.

J'ai laissé chez vous trois clefs dans le tiroir d'une

tractions de son esprit, entravaient l'essor de Schiller et refroidissaient sa verve : il était malade, il passait des nuits sans sommeil, et aux excitations du travail succédait souvent une prostration profonde. Goethe pourtant, qui le voyait de près, attribuait ses retards à l'irrésolution de son génie, irrésolution d'une espèce particulière à coup sûr, puisqu'elle tenait surtout à l'abondance de ses vues, à la fertilité de ses développements, à l'embarras d'un esprit qui ne savait pas se borner. « Les lenteurs, les hésitations de Schiller, écrit Goethe à Meyer, dépassent tout ce qu'on peut imaginer. »

Enfin, Schiller a fait une promesse formelle à son ami : le 21 septembre, au plus tard, Goethe recevra le *Camp de Wallenstein*. Le 21 arrive, et Schiller est obligé d'adresser à Goethe la lettre qu'on vient de lire, la dernière que nous avons citée : « Une nuit d'insomnie m'a gâté la journée au point qu'il m'a été impossible de terminer le *Camp de Wallenstein* ; pour comble de malheur, mon copiste m'a manqué de parole. » Goethe voit bien que sa présence est nécessaire à Iéna. S'il ne va pas s'installer auprès de son ami, s'il ne le soutient pas de scène en scène, s'il n'écarte pas les scrupules qui le tourmentent, s'il ne les fait pas fuir comme des spectres à la radieuse clarté de son esprit, qui sait combien de temps encore Schiller retournera dans sa pensée toutes les combinaisons possibles de son œuvre ? Ah ! qu'il a de

peine, l'*esthéticien* acharné, qu'il a de peine à revenir simplement à la poésie ! comme il expie en ce moment l'inspiration désordonnée de sa jeunesse ! Cette réflexion que le tribun de la scène allemande dédaignait si amèrement en 1781 se venge aujourd'hui sur le poète trop consciencieux. Il doute, il hésite, il n'ose plus terminer *Wallenstein*... il n'ose plus, lui, Schiller ! Voilà, certes, un étrange épisode. C'est en de telles crises qu'un véritable ami se révèle tout entier. Le jour même où il a reçu cette lettre qui fait pressentir une nouvelle défaillance du poète, le 21 septembre 1798, Gœthe quitte Weimar et va s'établir à Iéna.

